

“ Un soir que j'étais entré dans une taverne et que je dégustais un verre de sherry, je vis arriver un pauvre diable long et maigre, à la figure ossouse, hâve, blafarde, à l'extérieur déguenillé, qui se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit en face de moi.

“ Evidemment, le malheureux n'avait pas mangé de la journée et peut-être de la veille.

“ Je ne sais pas si tu es comme moi, reprit Gallois en s'adressant à Paris, mais je trouve que celui qui n'a pas doit logiquement vivre aux dépens de celui qui possède. Qu'on le lui donne ou qu'il le prenne, le résultat est le même. C'est ce qui fait que les cinq cents vols dont je te parlais tout à l'heure ne me pèsent pas trop sur la conscience. J'ai bien fait, voilà mon principe.

—Drôle de principe ! dit Paris en souriant.

—Oh ! je ne discute pas avec toi, répliqua Gallois. Tu es un si drôle de bonhomme !... Je continue :

“ Done, en la circonstance présente, je trouvais tout simple, moi qui possédais quelques avances, de venir en aide à ce malheureux qui crevait de faim sous mes yeux.

“ Je fis signe au garçon d'apporter un verre, je le remplis et je le tendis au nouveau venu. Le sherry passa comme une lettre à la poste. Le visage pâle de ce pauvre diable se colora subitement, ses yeux brillèrent... il renaissait à la vie.

“ Autant que je pouvais en juger par ses gestes, il me remercia chaleureusement en anglais.

“ *I do not understand*, répondis-je aux premiers mots de son baragouin.

“ C'était tout ce que je savais d'anglais. Mais jamais trois mots si mal prononcés ne produisirent d'effet semblable !

“ Le malheureux se redressa, son regard s'anima d'une lueur d'espoir.

—Vous êtes Français ? me dit-il en se penchant vers moi.

—C'est vrai répondis-je naïvement. A quoi l'avez-vous deviné ?

—A votre accent, parbleu ! s'écria-t-il tout épanoui.

—Alors je le regardai en face.

—Vous êtes sans ressource ? lui demandai-je.

—Pauvre comme Job, répondit-il.

—Et avez-vous faim ?

—Comme l'ogre du *Petit Poucet*.

—Bien. Asseyez-vous là et soupçons, lui dis-je. Ensuite, nous verrons.

“ J'étais si heureux de rencontrer enfin un compatriote, de pouvoir causer, parler, me faire comprendre !

“ Pour lui, je te jure qu'il ne causait guère ; mais en revanche, il entonnait !... non, jamais de ma vie je n'ai vu de fourchette pareille. On aurait dit qu'il n'avait rien mangé depuis un mois et qu'il faisait des provisions pour le mois suivant.

“ Quand il eut dévoré toutes les provisions dont la table était chargée, je voulus savoir à quelle espèce de malheureux j'avais affaire. Je l'interrogeai.

“ Il arrivait de San-Francisco, d'où il avait été forcé de partir un peu précipitamment pour les mêmes raisons qui me forçaient à voyager.

“ Ce fut du moins ainsi que j'interprétai les réponses évasives par lesquelles il essaya de se dérober aux questions catégoriques que je lui posais.

“ Je n'avais pas le droit d'être plus scrupuleux pour lui que je ne l'étais pour moi.

“ Je l'emmenai à mon hôtel, je lui fis préparer une chambre, je lui donnai du linge, des habits et lui souhaitai la bonne nuit.

“ Le lendemain il entra dans ma chambre, sous prétexte de venir prendre de mes nouvelles. Tout en causant, je voyais son œil faire un rapide inventaire des objets qui la remplissaient.

“ A cette époque, j'étais mis comme tout le monde, c'est-à-dire que je portais une bague, une montre avec sa chaîne, des boutons de manchettes, toutes choses que je m'étais procurées à très bon marché et que j'avais posées sur ma table de nuit.

“ Ce fut sur ces différents objets que ses regards se fixèrent tout d'abord. Je jugeai que je ne m'étais pas trompé sur son compte, et je résolus d'en faire l'épreuve à l'instant.

“ Je le priai de m'attendre un moment et je sortis. Je fis dans le corridor quelques pas assez bruyants pour lui faire croire que je m'éloignais, mais je revins sur la pointe des pieds et j'observai mon compatriote par le trou de la serrure.

“ Il n'y avait pas vingt secondes que j'avais disparu, que mon homme était déjà à la besogne. D'un coup de main assez habile, il commença par faire une rasle générale de tout ce qui se trouvait sur la table de nuit, glissa les bijoux dans sa poche et se dirigea vers ma malle.

“ Elle était fermée à clef. En un clin d'œil, il en fit sauter la serrure et y plongea son bras tout entier.

“ Jugeant que le moment d'intervenir était arrivée, j'ouvris brusquement la porte et j'entrai.

“ A ce bruit, il se leva, pâlit, balbutia, voulut fuir, mais je l'arrêtai d'un geste et je me pris à sourire.

—Bien ! lui dis-je. C'est tout ce que je voulais savoir.

—Quoi donc ? fit-il interloqué.

—Je vois que tu es de la partie et que nous pouvons nous entendre. Commence par remettre sur cette table les objets que tu as glissés dans la poche gauche de ton gilet, assieds-toi et causons.

“ Il obéit comme un enfant, plus honteux que le renard pris au piège.

A ces mots, Gallois se tourna vers Paris :

—Si j'ai insisté quelque peu sur ces événements, dit-il, c'est qu'ils sont les préliminaires obligés du coup de fortune que je vais te raconter, et qui te fera comprendre pourquoi j'ai, comme toi, plus que toi peut-être, une soif si ardente de la liberté.

Gallois fit une pause et jeta les yeux autour de lui, comme pour s'assurer que personne ne pouvait le surprendre.

Il ne vit et n'entendit rien que le cri des perroquets caquetant sur les grands arbres.

—Benoît, reprit-il, c'était le nom de ce Français, ou du moins c'était celui qu'il m'avait donné, fut plus stupéfait de ma tranquillité qu'il n'aurait été étonné de m'entendre crier : Au voleur !

—Pourtant il se remit promptement.

—Ah ! dit-il, tu es de la partie.

—Ovi, lui répondis-je, mais je ne travaille que dans le grand et ne m'arrête à des misères semblables à celles que tu m'emportais que si je ne puis faire autrement.

—Parbleu ! répliqua Benoît, c'est précisément ce qui m'arrive,

—Y a-t-il longtemps que tu es à Dover ?

—J'y ai mis les pieds pour la première fois il y a trois jours.

—Ainsi la police ne te connais pas ?

—Pas encore. Et toi ?

—Moi, j'y suis depuis quarante-huit heures à peine, et je n'y ai pas encore travaillé. J'allais à Washington !...

—Alors nous pouvons nous risquer, dit aussitôt Benoît.

—Sans doute. As-tu quelque chose en vue ?

—Rien.

—Eh bien ! il faut chercher.

—Cherchons, fit docilement Benoît.

—Et d'abord, lui dis-je, plus de plaisanteries comme celle que tu voulais me faire il y a cinq minutes !

—Sois tranquille, répondit-il. Entre confrères, c'est sacré. Mais tu comprends que je ne pouvais pas deviner.

—Suffit ! Allons de l'avant et ouvrons l'œil.

“ Benoît avait passé dix ans en Californie. Il parlait l'anglais comme un véritable Yankee. Je comptais beaucoup sur cette précieuse ressource pour saisir aux cheveux la première occasion qui se présenterait ; mais huit jours s'écoulèrent sans résultat.

—Partons pour Washington, dis-je enfin avec humeur. Il n'y a rien à faire dans cette maudite ville.